

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire

L'art poétique de Madeleine Gagnon

Francine Bordeleau

Numéro 112, hiver 2003

URI : id.erudit.org/iderudit/37980ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (2003). L'art poétique de Madeleine Gagnon. *Lettres québécoises*, (112), 8–10.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

L'art poétique de Madeleine Gagnon

En même temps qu'elle était couronnée du prix Athanase-David l'automne dernier, Madeleine Gagnon lançait une anthologie retraçant vingt-cinq années d'écriture poétique: une manière de bilan pour elle qui a toujours, également, pratiqué l'essai et la fiction, et qui est ces temps-ci absorbée par un projet de « vrai » roman. Mais ce qui est vrai, surtout, c'est que depuis trois décennies Madeleine Gagnon vit dans l'écriture absolument.

E N T R E V U E

FRANCINE BORDELEAU

EN 1976, APRÈS AVOIR PUBLIÉ QUELQUES LIVRES ET FONDÉ (avec Patrick Straram et Philippe Haeck) l'éphémère revue *Chroniques*, Madeleine Gagnon signait le fameux *La venue à l'écriture*, écrit en collaboration avec Hélène Cixous et Annie Leclerc, puis, l'année suivante, *Retailles*, avec Denise Boucher. Deux recueils d'essais qui firent date... et qui, pour la suite des choses, seraient commodes : désormais les esprits paresseux avaient trouvé dans quelle case confiner l'écrivaine – la case de l'écriture porte-étendard de la mouvance féministe – et n'en démordraient pas avant belle lurette. « Louky Bersianik, Nicole Brossard, moi-même et quelques autres, nous avons été mises dans le même sac. Pourtant, nos écritures n'avaient et n'ont rien à voir les unes avec les autres », dit aujourd'hui Madeleine Gagnon.

« Quand l'écriture devient un drapeau, cette écriture meurt », soutient l'auteure de *Lueur*, de *Chant pour un Québec lointain* (Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada en 1991), de *Deuil du soleil* et d'une vingtaine d'autres titres. Or, poursuivra-t-elle en donnant en exemple diverses anthologies qui la citent, « je suis régulièrement ramenée dans les mêmes cadres, comme si je n'avais plus rien écrit depuis les années quatre-vingt ». Pourtant, l'écrivaine aura été aussi prolifique qu'inspirée durant la décennie 1990 et sera entrée dans le XXI^e siècle avec l'essai, presque prémonitoire puisque publié avant l'invasion américaine en Irak, *Les femmes et la guerre*. Douce revanche, dès lors, que *Le chant de la terre*, son anthologie qu'a préparée, avec certaines indications de la principale intéressée, Paul Chanel Malenfant. « Un tel livre est un moment important. Il prend forcément une signification particulière car il retrace un parcours en plus d'être un instrument de connaissance d'un auteur », dit Madeleine Gagnon. De la relecture attentive, patiente faite par Paul Chanel Malenfant, du « filon » qu'il a dégagé émerge la cohérence de l'œuvre. Comme le souligne l'anthologiste en préface, « [...] des connivences et des métamorphoses formelles se donnent à voir avec une plus claire évidence. Les recueils [...] font chorus [...], ils tracent la courbe d'un destin choisi en poésie ».



MADELEINE GAGNON

Car Madeleine Gagnon est fondamentalement une poète dans la mesure où, pour reprendre sa propre définition du mot, « tout grand écrivain est un poète ». Du reste, son écriture semble toujours procéder d'une poétique,

même dans le cas de récits comme *Les cathédrales sauvages* et *Le deuil du soleil*, ou d'essais comme *Autographie 2* et *Les femmes et la guerre*. Inversement, des recueils comme *Les fleurs du catalpa* et *La terre est remplie de langage* flirtent avec la théorie, psychanalytique ou littéraire. De fait, la « manière », le style de Madeleine Gagnon, pour peu que l'on se risque à les caractériser, se fondent sur une cohabitation de la prose, de la poésie, de l'expression de la quotidienneté, de l'autobiographie et de la réflexion sur l'écriture. Cette hybridité sera peut-être moins évidente dans le prochain livre, ce roman qu'elle écrit actuellement en cherchant à utiliser le plus possible les ressorts de la fiction. « Je veux que ce soit le meilleur de ma vie », lance-t-elle avec un grand sourire. Puisque, bien sûr, un écrivain espère toujours que son dernier livre sera son meilleur.

UN ENGAGEMENT: L'ÉCRITURE

Si Madeleine Gagnon s'insurge d'être encore réduite, parfois, au mouvement de « l'écriture des femmes », si elle se refuse au statut de porte-étendard, elle se fait cependant fort de rappeler la nécessité de cette véritable déferlante – « Dans les années soixante-dix, à l'échelle de tout l'Occident et sans se concerter, les écrivaines ont pris à même leurs mots la cause de la

libération des femmes » – qui a conduit à l'inscription d'un *je* féminin dans la littérature.

Il y eut un moment où les écrivaines se sont elles-mêmes confondues avec la sociologie, ce qui était normal et sain: il fallait porter les revendications des femmes. Mais c'était sain, aussi, de passer ensuite le flambeau à celles qui étaient dans le politique ou le communautaire.

Mais les femmes, on s'en souvient, ne furent pas les seules à jeter leur bonnet par-dessus les moulins tant l'heure était à la contestation tous azimuts, à la révolte contre l'autorité, à la redéfinition des rapports et des rôles. « Cependant aucune cause, aussi justifiée fût-elle, ne m'a menée à l'écriture. On ne peut asservir aucune écriture à une cause », insiste M^{me} Gagnon.

Le désir d'écrire, elle l'a eu très tôt : dès l'enfance. C'est peut-être un legs du père. Cet homme qui plaçait au plus haut la connaissance, évoqué notamment dans *Les fleurs du catalpa* et *Les cathédrales sauvages* – mais une bonne partie de l'œuvre, en fait, réitère l'importance de la figure paternelle –, était aussi « un féministe avant l'heure ». Ainsi, pour lui, relate l'écrivaine, il importait de faire instruire d'abord ses filles ; cet amoureux des livres et du savoir arguait en effet que les garçons, eux, pourraient toujours gagner leur vie en utilisant leur force physique. La petite fille d'Amqui étudiera donc : chez les ursulines, puis à l'université. Son mémoire de maîtrise, en 1961, s'intitule « L'imagination transcendantale chez Emmanuel Kant ». Suivent des études doctorales en lettres, en philosophie et en psychanalyse à la Sorbonne. Ceci, sans doute, explique cela : une telle formation théorique conduit rarement vers la poésie naïve !

Sur la pratique de l'écriture, Madeleine Gagnon a produit une riche réflexion. « Dire ce que représente l'écriture, réfléchir sur ma pratique constituent des moments d'arrêt, des occasions de prendre la mesure de ce que je fais. » En 1975, déjà, à l'instar de plusieurs autres – car c'était peu ou prou dans l'air du temps –, elle planche sur la grande question : « Pourquoi, comment, pour qui écrire ? » Ce texte publié dans *Chroniques* en 1975 distingue le « lecteur actuel » (étudiants, enseignants, journalistes, pour l'essentiel, bref la communauté restreinte de ceux qu'intéresse la littérature) du « lecteur virtuel » : « travailleurs exploités, femmes dominées et surexploitées, enfants dominés, fous ou prisonniers. Tous ceux qui n'ont pas accès à la parole libre et à la liberté de leur travail et des désirs ».

Madeleine Gagnon est demeurée cohérente avec elle-même ; à ses yeux, en effet, l'écrivain doit avoir une éthique. Elle reprend, en les citant librement, les propos de Canetti : la « conscience des mots », la « responsabilité par rapport aux mots qu'on utilise », tout cela relève du devoir de l'écrivain. Ce dernier s'arroge le rôle – sinon le privilège – de vaquer à « l'exploration du monde avec les mots » ; encore doit-il, en contrepartie, posséder une certaine conscience de ce monde. On ne peut dès lors que demander à Madeleine Gagnon si l'expression « écrivain engagé » a pour elle encore du sens :

On est au moins engagé dans ce qu'on fait, dans cette exploration du monde. Et la recherche, le cheminement dans les mots s'expriment diversement, selon les moments, empruntent tour à tour les formes de la poésie, du roman ou de l'essai. Mais peu importe les formes : c'est, toujours, de l'écriture.

« POÉLITIQUE » DE LA PAROLE

Cette écriture, chez Madeleine Gagnon, s'accommode mal du pouvoir. C'est même le « refus de tout pouvoir, car, contrairement à certaines croyances courantes, il n'en est pas de bon », qu'elle réitérera constamment, comme ici, dans le discours qu'elle prononça à la suite de son entrée à l'Académie des lettres du Québec, en 1987 (discours publié dans la revue *Urgences*, n° 19, hiver 1988, puis repris dans *Autographie 2*). En corollaire, l'œuvre témoigne d'un désir de ménager une place à la parole de ceux qui, encore aujourd'hui, ne peuvent pas se faire entendre.

D'où, par exemple, *Les femmes et la guerre*, pour lequel son auteure dit avoir « une affection particulière ». Bon, l'ouvrage a été très bien reçu ici – M^{me} Gagnon s'en étonne même un peu car le sujet ne faisait alors pas partie, loin s'en faut, de nos grandes préoccupations nationales –, a été diffusé en France et traduit en espagnol... Voilà qui ne gâche rien. Mais par-delà, l'écrivaine s'est investie considérablement dans ce projet élaboré de concert avec la journaliste Monique Durand.

Je voulais explorer la relation des femmes avec la violence, leur relation à la guerre, au mal, à l'amour, à la mort. Je voulais rencontrer ces femmes-là sur leur terrain afin de comprendre comment elles vivaient, de comprendre quelle était leur existence dans un pays en guerre depuis des années, ou qui venait d'en sortir.

Et aller à contre-courant des lieux communs, « ne fût-ce qu'un tout petit peu, percer l'énigme du rôle des femmes en regard de la guerre », confie-t-elle au début de l'ouvrage.

Le projet était d'envergure. Pendant un peu moins d'une année, soit de septembre 1999 à mai 2000, le tandem Gagnon-Durand, grâce à la contribution de divers organismes sans laquelle l'aventure eût tout bonnement été impossible, sillonna quelques-uns des points chauds du globe : Macédoine, Kosovo, Bosnie, Israël-Palestine, Liban, Pakistan, Sri Lanka. Et pendant tout ce temps, l'écrivaine et la journaliste recueilleront les paroles de femmes engagées dans les ONG (organisations non gouvernementales), de militantes, d'activistes, et de femmes ordinaires aussi. Toutes évoqueront « la guerre primordiale : celle des hommes contre les femmes ». « Elles nous parlaient de violence conjugale, de viol... » Et Madeleine Gagnon de poursuivre :

Plusieurs de ces femmes commençaient seulement, lorsque nous les avons rencontrées, à apprendre que le viol est un crime de guerre, que l'intégrité du corps humain est aussi importante que l'intégrité territoriale. À travers elles, à travers tous les sévices qu'elles ont subis, le désastre humain nous apparaît énorme. En même temps, nous avons découvert dans ces contextes terribles des solidarités extraordinaires. Reste qu'entendre ces femmes change la façon de voir la planète.

Projet politique que *Les femmes et la guerre*, où est jeté le plus intense « regard sur l'inhumaine condition ». Projet poétique aussi, puisque « [s]eule l'écriture rendra intelligible ce qui se passera entre elles et moi », expliquera l'auteure à son amie Anna, une exilée de guerre rencontrée à Toronto. En quelque sorte une « poélitique », pour reprendre le titre d'un des premiers livres de Madeleine Gagnon. Quotidienneté, réflexion et poésie mêlées : *Les femmes et la guerre* est en effet exemplaire de la manière d'une écrivaine qui ne craint pas, dans sa pratique de l'essai, de laisser évidentes les marques de la subjectivité.

« Ce livre me semble par ailleurs boucler une boucle », dit l'écrivaine. On peut en effet y voir une sorte d'aboutissement, un quart de siècle plus tard, d'un cycle amorcé avec *La venue à l'écriture*, publié à un moment où les intellectuelles posaient la question de la représentation du féminin. Comme si Madeleine Gagnon, plongeant au cœur de conflits ethniques, religieux, identitaires, et de violences quotidiennes, était parvenue à nommer un souverain mal. Mal contre lequel la parole n'est sûrement pas une arme inutile. Ces femmes du tiers-monde et du quart-monde ne lui ont-elles pas expressément demandé : « Parlez de nous pour nous sauver » ?

Pendant ce temps, au Québec, le discours sur le désarroi masculin bat son plein. Désarroi bien compréhensible, estime Madeleine Gagnon, dû au fait que, « pour la première fois de l'Histoire, des femmes peuvent prendre toute leur place ». Mais de là à compatir aux récriminations des groupes masculinistes, voire aux échecs scolaires des garçons, il y a un pas que l'écrivaine, toujours attentive aux mouvements de société, se refuse à franchir. « Cessons de supposer que l'école n'est pas faite pour les garçons, que le trop grand nombre d'enseignantes – de toute façon omniprésentes depuis le début du xx^e siècle – priverait ceux-ci de modèles masculins significatifs. En ce qui concerne les échecs scolaires, la vraie question est plutôt : pourquoi les garçons ont-ils davantage de difficultés à cette période de leur vie. Quelles valeurs leur transmet-on pour qu'ils ne veuillent pas étudier ? »

Quant aux masculinistes, « ils ont beau jeu de geindre à propos des femmes qui viennent à peine de se libérer. Mais ils auraient plutôt intérêt à lire leurs confrères qui réfléchissent sur les questions sexuelles et sociales ». Du même souffle, déplorera-t-elle, de trop rares hommes écrivent sur ces questions. « J'aimerais bien comprendre, par exemple, pourquoi la pulsion pédophile est beaucoup plus importante chez les hommes. Eux sont les mieux placés

pour le dire. Or, ils ne semblent pas vouloir entreprendre cette réflexion, ou si peu.»

C'est en somme le rôle nécessaire, et salvateur, de la parole que Madeleine Gagnon réaffirme là. Un rôle qu'ont su s'approprier les femmes en s'interrogeant sur leur identité, leur rapport à la sexualité, la vie privée... Les hommes, d'ici et d'ailleurs, gagneraient aujourd'hui à amorcer un mouvement similaire, estime l'écrivaine, le monde n'en serait que plus vivable.

L'ÉCRITURE CONTRE LA MORT

Ce monde, Madeleine Gagnon n'aura cessé d'en explorer, de tenter d'en exposer tous les possibles par l'écriture. « Entre désolation pathétique, dénonciation véhémement et jubilation universelle, cette écriture témoigne à la fois des sinistres de la planète et des beautés du monde », résume fort justement Paul Chanel Malenfant dans *Le chant de la terre*. L'œuvre de Madeleine Gagnon convoque la rêverie, la matière, la musique, le savoir pour au bout du compte, en effet, donner à lire le monde.

« C'est la mort seulement qui nous fait dessiner et écrire », affirme-t-elle dans *Les mots ont le temps de venir*. Parce qu'il y a la mort, « j'utilise l'écriture pour continuer de témoigner des forces de la vie », précise aujourd'hui Madeleine Gagnon. Cette volonté conduira à la publication, en 1998, du *Deuil du soleil*, livre empreint de grandeur et de beauté où l'écrivaine se remémore les êtres en allés : père et mère (à qui sont d'ailleurs dédiées ces réminiscences) fauchés par la maladie, amis suicidés ou victimes d'un accident fatal... Ils reviennent donc, les siens, dans ces récits qui se présentent comme des « lettres sans futur et sans réciprocité, adressées vers cet ailleurs du non-retour ». Captant la mort, *Le deuil du soleil* marque paradoxalement le triomphe de la vie. Mais il est vrai que, pour Madeleine Gagnon, « déjouer les forces de la mort en réinventant la vie par l'écriture » fait aussi partie de l'éthique de l'écrivain.

Jamais autant que dans *Le deuil du soleil* la vie, la mort, l'amour, la poésie n'auront paru aussi inextricablement liés. La poésie, forcément, car c'est toujours le lieu d'où parle Madeleine Gagnon. Ce lieu demeure « difficile à définir », dit-elle. « Avec l'écriture romanesque, on raconte des histoires. Mais la poésie? Qu'en dire, ultimement, si ce n'est qu'elle est un art de vivre et de penser le monde, une recreation du monde? » Ainsi apparaît l'œuvre dense et polysémique de Madeleine Gagnon : comme une pensée du monde.

BIBLIOGRAPHIE

POÉSIE

Pour les femmes et tous les autres, Montréal, L'Aurore, 1974.

Poétique, Montréal, Les Herbes rouges, 1975.

Antre, Montréal, Les Herbes rouges, 1978.

Au cœur de la lettre, Montréal, VLB, 1981.

Autographie 1, rétrospective de poèmes (1974-1981), Montréal, VLB, 1982.

Pensées du poème, Montréal, VLB, 1983.

Les fleurs du catalpa, Montréal, VLB, 1986.

L'infante immémoriale, Trois-Rivières/Paris, Écrits des Forges/La Table Rase, 1986.

Femmes, avec des dessins de Lucie Laporte, Montréal, le Noroît, coll. « Écritures/Ratures », 1988.

Chant pour un Québec lointain, Montréal/Paris, VLB/La Table Rase, 1990.

L'instance orpheline, petite lecture de *Mille plateaux* de Gilles Deleuze et Félix Guattari, Laval, Trois, 1991.

La terre est remplie de langage, Montréal, VLB, 1993.

Là où les eaux s'amuse, avec des dessins de Colette Rousseau, Rimouski, Éditq, 1994.

Juste un instant, préface de Jacques Brault, avec huit planches en taille-douce de Janine Leroux-Guillaume, composition et impression de Pierre Guillaume, boîtier de Pierre Ouvrard, Montréal, Les Imagiers, 1998.

Rêve de pierre, Montréal, VLB, 1999.

ESSAIS

La venue à l'écriture, avec Hélène Cixous et Annie Leclerc, Paris, Christian Bourgois, coll. « 10/18 », 1976.

Retailles, avec la participation de Denise Boucher, Montréal, l'Étincelle, 1977; nouvelle édition revue et corrigée, Montréal, l'Hexagone, coll. « Typo », 1989.

Autographie 2. Toute écriture est amour, Montréal, VLB, 1989.

La poésie québécoise actuelle, avant-propos de Wladimir Kryszynski, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'univers du discours », 1990.

Les femmes et la guerre, préface de Benoît Groult, introduction de Monique Durand, Montréal, VLB, 2000; publié en France sous le titre *Anna, Jeanne, Samia...*, Paris, Fayard, 2001; traduit en espagnol sous le titre *Las mujeres dan la vida, los hombres la quitan*, Barcelone, Ares y Mares, 2001.

ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS

Les morts-vivants, nouvelles, Montréal, HMH, coll. « L'arbre », 1969.

Lueur, roman, Montréal, VLB, 1979.

La lettre infinie, récits, Montréal, VLB, 1984.

Les mots ont le temps de venir, lettres, en collaboration avec Annie Cohen, Trois-Rivières/Paris, Écrits des Forges/La Table Rase, 1989.

Les cathédrales sauvages, récits, Montréal, VLB, 1994.

Le vent majeur, roman, Montréal, VLB, 1995.

Le deuil du soleil, récits, Montréal, VLB, 1998.

Mémoires d'enfance, récits, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Écrire », 2001.

Amqui, lieu de rencontre, récits, avec des photos de Michel Dompierre, Amqui, Éditions Ville d'Amqui, 2002.

LITTÉRATURE JEUNESSE

Au pays des gouttes, poèmes, illustrations de Mireille Lanctôt, Montréal, Paulines, 1986.

Les samedis fantastiques, contes, Montréal, Paulines, 1986.

Un monde grouillant, contes, Montréal, Paulines, 1989.

Le sourire de la dame dans l'image, nouvelles, avec la collaboration d'Esther Rochon, Montréal, HMH, coll. « Plus », 1991.

THÉÂTRE

Jonas dans la vallée, dans *Pièce de résistance en quatre services*, avec Victor-Lévy Beaulieu, Denis Leblond et Sylvain Rivière, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997.



Impression soignée
de vos livres, périodiques
et brochures à court
et moyen tirages
(couleur ou noir et blanc)

Retrouver mon LIVRE le soir...
Quel plaisir!

AGMV Marquis
Imprimeur inc.

MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Montréal **Cap-Saint-Ignace**
Tél.: 514.954-1131 Tél.: 418.246.5666
Téloc.: 514.954-0004 Téloc.: 418.246.5564
Internet : agmv@agmv.com